

figurée par d'élégantes femmes, jouant dans des compositions imaginaires, démontrant ainsi dans cette série d'images, que les dessinateurs de l'école vulgaire, qui avaient répété ce sujet, à la façon de Toyokouni, étaient une troupe surgissant de leurs ateliers, une troupe comparable à des *fourmis sortant du bois pourri* (1).

(1) En dépit de son hautain mépris pour les compositions de ses confrères, représentant des scènes de théâtre, je ne sais pas si Outamaro en a dessiné lui-même plusieurs, mais je puis assurer qu'il en a dessiné une, que j'ai sous les yeux. C'est un long *sourimono* d'un format beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, ou est figuré un drame japonais, dans lequel sont réunis dix-sept acteurs.

V

Après les *Kibiôshi*, les LIVRES JAUNES, à l'impression en noir, Outamaro aborde l'image en couleur, dans des gravures polychromes de grand format, dans les *Nishiki-yé*, (*nishiki*, brocart, soie aux dessins artistiques, et *yé*, peinture, dessin, image) : gravures polychromes, où, d'après ses biographes, Outamaro atteint « le sublime de la beauté et du luxe ».

Ces merveilleuses impressions commencent par être des compositions formées de deux, de trois, de cinq, de six, de sept feuilles.

Dans les impressions composées de sept feuilles, qui ne sont pas nombreuses, citons :

Cortège de l'ambassadeur de Corée, reproduit dans un *Niwaka* (carnaval) par des *guesha* (chanteuses et danseuses).

Un interminable défilé de femmes à pied et à cheval, escortant une des leurs, dans une litière ressemblant à une châsse : toutes ces femmes coiffées d'étranges chapeaux verts pointus, et habillées d'harmonieuses robes, où le bleu, le vert, le mauve, le jaune, rappellent la décoration des porcelaines chinoises de la famille verte, — colorations qui ont eu une si grande influence sur l'aquarelle des maîtres japonais, antérieurs à Outamaro.

Dans la série des impressions composées de cinq feuilles, citons :

LA FÊTE DES GARÇONS.

Une femme penchée sur un album, près d'une autre femme, le pinceau à la main, s'appêtant à peindre : toutes deux regardées par un enfant dans une pièce, où sur un chevalet tournant couronné d'un petit parasol, est fixé un kake-mono représentant, en un rouge, couleur de sang, le terrible *Shôki*, l'exterminateur des diables, une sorte de patron des garçons.

Et donnons ici, d'après M. Anderson, la légende de cet exterminateur des diables :

Chung Kwei, le chasseur des diables, un des mythes favoris des Chinois, passait pour être

un protecteur surnaturel de l'Empereur Ming Hwang (713-762 de notre ère) contre les mauvais esprits qui hantaient son palais. Son histoire est ainsi racontée dans le *E-honko-jidan* : L'Empereur Genso fut pris une fois de la fièvre, et dans son délire, il voyait un petit démon en train de voler la flûte de sa maîtresse Yokiki (*Yang-Kwei-fei*), au même moment un robuste esprit apparut, saisit le démon, et le mangea. L'Empereur lui ayant demandé son nom, il répondit : « Je suis Shinshi Shôki, de la montagne de Shunan. Pendant le règne de l'Empereur Koso (Kao-tsu) de la période Butoku (618-627 de notre ère), je ne pus obtenir le rang, auquel j'aspirais dans les emplois supérieurs de l'Etat, et de honte je me tuai. Mais à mes funérailles, je fus élevé par ordre impérial, à une dignité posthume, et maintenant je cherche à reconnaître la faveur qui m'a été octroyée. C'est pourquoi je veux exterminer tous les démons sur la terre ».

Genso se réveilla, et trouva que sa maladie avait disparu. Il donna alors à Godoshi l'ordre de peindre l'exterminateur des diables, et d'en distribuer des copies dans tout l'Empire.

LE MARCHÉ DU JOUR DE L'AN.

Le Marché ayant lieu pendant les dix der-

niers jours de l'année, et qui se tient devant la grande porte du temple d'Assa-Kousa. Une foule marchant au milieu de montagnes de baquets, de tamis, d'ustensiles de ménage, et que surmonte çà et là, porté sur une tête, un cadeau de Jour de l'An, particulier au Japon : une langouste sur un lit de fougère, un tortil de paille pour chasser les diables des maisons, etc. Au plus pressé de la foule, où deux fillettes pour ne pas se perdre, se tiennent reliées par un morceau d'étoffe serré entre leurs mains, un garçonnet élève en l'air, au bout de ses bras, une petite pagode, une pagode-joujou à vendre.

L'AVERSE.

Une pluie torrentielle, noyant, sabrant le paysage.

Une jeune fille se bouchant les oreilles au bruit du tonnerre lointain. Un enfant en pleurs tendant ses petits bras à sa mère, pour qu'elle le prenne sur elle. Partout des parapluies qui s'ouvrent avec précipitation. Et dans la planche du milieu un couple amoureux, courant abrité sous le même parapluie, la femme dans le joli élancement de l'Atalante du jardin des Tuileries ; le couple rejoint et suivi

de tout près par un ami, emboîté dans la vitesse du trio.

Je ne connais pas d'image donnant une représentation, plus réelle, plus voyante, et pour ainsi dire, plus en l'air des jambes de gens se livrant à une course affolée.

LE GRAND NETTOYAGE D'UNE MAISON VERTE A LA FIN DE L'ANNÉE.

Les servantes, en toilette du matin, se livrant au nettoyage à fond de la maison, qui a lieu vers les derniers jours de décembre, et dans le boulevard des meubles et des paravents renversés à terre, faisant fuir avec les balais, les plumeaux, l'eau du lessivage, de petites troupes de souris.

Dans mon premier travail, j'avais cru cette impression composée seulement de trois impressions, parce que c'est l'état où on la trouve d'ordinaire, mais elle en a cinq.

La quatrième planche représente une femme soulevant sous les bras, pour le mettre sur ses pieds, un jeune japonais tout ensommeillé, qu'il est l'heure de mettre à la porte, et dont la main lâche cherche à attacher son sabre à sa ceinture.

La cinquième planche représente le réveil

d'un vieillard, si drôlatique dans ses contorsions et son étirement ridicule, qu'une femme se sauve en riant.

Quant aux compositions de trois feuilles d'Outamaro, ces images tryptiques, particulièrement affectionnées par les artistes japonais, sont innombrables.

Citons-en quelques-unes dans les genres les plus différents :

LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Un intérieur, où se tire une loterie au moyen d'une devinette assez originale. Une femme présente un tordion emmêlé de ficelles, aux bouts dénoués, et le lot est gagné par celle qui choisit le brin de ficelle, auquel est attaché le lot. Dans le fond, une femme apporte un lot, pour remplacer le lot qu'on est en train de tirer.

LE MARIAGE.

Le daimio et la femme noble sont assis en face l'un de l'autre. La mariée a devant elle les trois coupes, dans lesquelles elle doit boire trois fois : ce nombre trois ayant une signification, car multiplié il fait le nombre neuf, regardé là-bas

comme le nombre le plus productif dans la multiplication des espèces.

Et pendant que dans le fond une femme remporte les deux bouteilles de saké offertes aux *kami*, esprits, une femme, à côté de la mariée, a sur un plat un poisson sec, qu'on ne mange pas, mais qu'on sert superstitieusement comme portant bonheur aux mariés, une autre femme apporte de la soupe dans des bols de laque aux dessins d'or, une autre femme fait chauffer le saké dans une théière au long manche, appelée *tehoshi* (1).

(1) Voici la description du mariage, donnée par Hayashi, dans la livraison sur le Japon, publiée par Gillot.

Le cadeau des fiançailles se compose de deux robes de soie, blanche et rouge, de trois lûts de saké, de trois poissons ; mais dans la classe pauvre, ce cadeau se réduit à une robe de coton.

La dot n'existe pas, mais la mariée apporte de quoi monter son ménage, en vêtements, en meubles, en objets d'usage journalier, et dans un mariage riche, ces objets qu'on transporte constituent un véritable cortège.

La cérémonie du mariage consiste à remplir la formalité du *Sakadzuki* (coupes spéciales à saké). La salon principal est le lieu choisi. La fiancée prend d'abord la place de la maîtresse de la maison, le prétendu s'assoit à la place de l'invité principal, en cas ordinaire. L'homme porte le costume officiel et la femme la robe blanche. Les parents et les amis y prennent place selon l'ordre indiqué.

La cérémonie est présidée par une dame d'hon-

Danse d'une *guesha* dans un palais de daimio.

Dans un palais, à la succession de bâtiments à jour au milieu de jardins, montrant les personnages dans ces légères perspectives aériennes du pays, une danseuse en robe rouge, danse, un chapeau de fleurs sur la tête, un chapeau de fleurs au bout de chaque main, regardée admirativement par les femmes de premier plan, et tout au fond, tout au fond, par le daimio et ses intimes.

Dans la planche de droite, c'est une femme étendue à terre dans une pose de triste affaissement, et comme prête à s'évanouir, près d'une lettre tombée à côté d'elle.

Dans la planche de gauche, c'est le peintre littérateur Kioden Masayoshi, — oui, le peintre lui-même portant sur sa manche son nom — s'éventant avec un éventail, où est écrit : *Il est bon pour un poète, d'être un maladroit,*

neur chez les seigneurs ou par un intermédiaire chez le peuple. On porte devant l'homme trois coupes à saké, placées sur un présentoir spécial. L'homme prend d'abord la première coupe, et boit à trois reprises différentes. Ensuite il commence la seconde coupe qu'il offre à la femme. Elle y boit à trois reprises, puis commence la dernière coupe, et l'offre à l'homme qui l'achève en trois fois. Ceci accompli, le mariage est conclu.

Viennent ensuite le dîner et la fête.

car si ses vers avaient le talent d'ébranler le ciel et la terre, il serait vraiment bien malheureux! C'est sur cet éventail, un *Kioka*, une petite poésie légère, une petite poésie ironique, moquant une poésie lyrique du septième siècle, affirmant, que le vrai poète a le pouvoir de *faire trembler par ses vers le ciel et la terre.*

A propos de cet éventail, à propos de l'éventail décoré soit de feuilles d'or, soit de peintures d'oiseaux et de fleurs, soit de *kioka*, — de l'éventail d'un usage si général chez tous les japonais de tout sexe, et à toutes les heures de la vie, disons que les meilleurs, les plus artistiques, se fabriquent à Kioto, et racontons la curieuse origine de l'éventail.

Sous le règne de l'Empereur, Tenji, vers l'année 670, un habitant de Tomba, voyant des chauves-souris ployer et déployer leurs ailes, eut l'idée de faire des éventails à feuilles, qui par suite portèrent à cette époque, le nom de *Kuwahori*, ce qui signifie chauve-souris.

Il est deux espèces d'éventails au Japon, l'une dite *Sensu*, qui se plie, et l'autre de forme ronde qui ne se plie pas, et qu'on fabrique avec le bambou ou le *chamæ cyparis obtusa*.

Il est une troisième espèce d'éventail fort riche, et qui sert aux danseurs, soit pour battre la me-

sure ou développer des gestes gracieux, qu'on appelle *uchiwa*, et qui est quelquefois en soie.

Pendant la période de Kuwambun, un prêtre nommé Gensei, célèbre par son goût artistique, et par ses poésies, se mit à fabriquer lui-même à Fukakusa, des éventails d'une perfection admirable, éventails qui acquirent une grande réputation, et qui étaient connus sous le nom de *Fukakusa uchiwa*.

Cette composition de la danse d'une guesha dans un palais de daimio, où Outamaro met en scène son confrère Kioden Masayoshi, a tout l'air d'avoir été tirée en couleur, d'après un dessin d'une scène de la vie réelle au Japon, ce qui est assez rare dans l'œuvre du maître.

Un prince japonais, tenant à la main un panier de coquillages, au milieu de porteuses de sel.

C'est la mise en scène d'une histoire ou d'une légende d'un prince, relégué en exil dans une île (1), où il était devenu l'amant de deux sœurs

(1) Sans doute l'île de Fatsisio, île pénitentiaire, où étaient déportés les princes et les courtisans en disgrâce, et employés à fabriquer et à orner, d'après le dire de M. Fraissinet, les admirables robes du musée de la Haye.

porteuses de sel, qu'il eut toutes les peines à abandonner, quand il fut rappelé et rétabli dans ses honneurs.

Le combat entre ses amours et ce qu'il devait à son rang, a donné lieu aux scènes les plus touchantes, dans un roman intitulé *Matzuzagé-Mourasamé* : les noms des deux pécheuses. Et l'anecdote amoureuse et sentimentale a fourni également nombre de pièces de théâtre.

Une harmonieuse planche est la composition représentant des femmes, la nuit, s'amusant à attraper, des lucioles.

Elles sont là, six jeunes femmes, dans leurs robes doucement voyantes, au milieu du clair-obscur des pâles ténèbres d'une nuit tiède d'août, elles sont là qui font tomber, avec des écrans, les lucioles lumineuses des branches d'arbres, en mettant dans cette chasse une grâce ingénument maladroite. Et l'on voit une fillette s'aventurer, les jambes nues, en un ruisselet, pour s'emparer des vers luisants, brillant dans les roseaux, pendant qu'un petit garçon et une petite fille portent les boîtes qui leur servent de prison, en regardant curieusement dedans.

LA CULTURE DES GRAVURES A YÉDO, LA PRODUCTION CÉLÈBRE DE CETTE VILLE.

Une première planche montre l'intérieur d'une boutique, aux murs couverts de kake-monos, au plafond tout rempli d'images en couleur suspendues à des ficelles, pendant qu'un marchand forain vient acheter des impressions, quelui montre une femme. La seconde planche, de la plus grande rareté, et que possède seul à Paris M. Gonse, nous introduit dans l'atelier, où une femme entaille le bois avec un ciseau qu'elle frappe à coups de maillet, où une autre femme appuyée à une table s'apprête à tracer les filets d'une planche, tandis qu'une troisième femme, accroupie dans un coin, aiguise ses outils sur une pierre à repasser.

Dans la troisième planche, on voit dans la pièce du fond, en ces compositions allégoriques qu'aiment les Japonais, on voit Outamaro, sous la figure d'une femme, soumettre à une autre femme, qui serait la personnification de l'éditeur, un dessin à graver.

PÈLERINAGE A ISÉ.

Dans un endroit célèbre par ses levers de soleil, à Isé, près de ces deux rochers sortant de la mer, reliés par un câble en paille, près

de ces rochers sacrés, appelés Miôto-Iwa (rochers du couple) et regardés comme l'emblème d'un mari et d'une femme, et auxquels les jeunes mariées viennent adresser des prières pour le bonheur de leur mariage et la naissance d'enfants, une société de femmes sur la plage, s'amuse à ôter leurs chaussures et à marcher, pieds nus dans le flot, leurs longues robes relevées des deux mains.

FEMMES EN VOYAGE.

Une originale composition représentant trois femmes en avant d'une moustiquaire, sous laquelle trois autres femmes, à demi visibles, à demi effacées derrière le treillis, font les préparatifs du coucher, en causant avec les femmes du premier plan.

On se rencontre là, avec une des tentatives habituelles en même temps qu'avec une des réussites du pinceau de l'artiste, d'opposer à des femmes en pleine lumière, des femmes dans une pénombre verte, des femmes à l'état de jolies ombres chinoises derrière un châssis de papier, et Outamaro a un goût si grand de ces oppositions, et de ces êtres ou de ces parties d'êtres, montrés dans le clair obscur de la déteinte des milieux que, dans l'impression en

couleur des « TEINTURIÈRES », il fait se pencher pour un baiser, un enfant vers la figure de sa petite sœur, curieusement pourprée, du ton de la grande bande violette, à travers laquelle on voit son visage (1).

LES GRUES DE YORITOMO.

Une réunion de jeunes femmes, sous un ciel rose, tout éclairé de grues blanches voletant dans l'air, une poésie à la patte, et dans laquelle une Japonaise passe la petite bandelette chargée d'écriture, à une autre Japonaise, tenant une grue, à laquelle elle va donner la liberté.

Composition rappelant, d'une manière allégorique, une anecdote de la vie de Yoritomo (2), qui, sur le ouï dire, que les cigognes vivaient mille ans, fit, un jour, donner l'envolée à mille cigognes, avec le jour et l'année de leur envo-

(1) Très souvent, Outamaro cherche des effets originaux de peinture dans ces reflets mettant sur les personnes et les visages, des teintes bizarres, étranges, imprévues, c'est ainsi qu'une grande tête de courtisane vous apparaît, la figure à moitié rosée du voile rose qu'elle tient devant elle, et avec sur la peau, le semis de pois blanc, qui font l'ornementation du voile.

(2) L'usurpateur Minamoto Yoritomo, dont l'avènement termina la lutte des clans de Taïra et de Minamoto, fut le premier shogun héréditaire, titre qui lui fut conféré en 1190 de J.-C.

lée, attachés à la patte, et l'on prétend, au Japon, que l'on a retrouvé de ces cigognes au seizième siècle.

Mais parmi ces *images tryptiques*, peut-être la plus recherchée, la plus rare de toutes est celle des PLONGEUSES, des pêcheuses *d'awabi*, de coquilles qu'on mange.

Cette triple planche se trouve être la composition, où se dévoile, de la manière la plus ostensible, le nu de la femme (1), tel que le comprennent et le rendent les peintres japonais. C'est le nu de la femme, avec une parfaite connaissance de son anatomie, mais un nu, simplifié, résumé dans ses masses, et présenté sans détails, en des longueurs un peu *mannequinées*, et par un trait qu'on dirait calligraphié.

(1) En fait de nu, nous avons, sans remonter à un autre siècle, la publication, quelques années avant, de la planche en couleur du BAIN DE FEMMES de Kiyonaga où le grand artiste précurseur d'Outamaro, nous a donné le contour gracile de deux ou trois jeunes femmes nues, et les jolies indiscretions de morceaux d'autres corps, sous des peignoirs entr'ouverts, et encore ce joli bas de corps d'une femme, qui, la tête et le torse masqués par un store, ne laisse voir d'elle qu'une jambe posant à terre et une jambe remontée sur la marche d'une estrade, et une main qui essuie l'entre-deux des deux jambes. C'est du très savant, du très réel nu, mais

La feuille de gauche représente une femme nue, le bas du corps voilé d'un lambeau d'étoffe rouge, coulée au bord de la berge, une jambe déjà dans la mer, avec un frissonnement dans le corps appuyé sur ses deux mains rejetées derrière elle, et avec la rétractation en l'air d'un pied qui semble se reprendre à deux fois, pour entrer décidément dans l'eau. Au-dessus de sa tête, est penchée une seconde pêcheuse, qui lui montre de son bras étendu, quelque chose dans l'abîme.

La feuille du milieu, nous montre assise une pêcheuse, une cotonnade bleue jetée sur les épaules, peignant sa chevelure ruisselante d'eau, pendant qu'un enfant nu, la tette debout.

La feuille de droite nous fait voir une pêcheuse, son couteau à ouvrir les coquilles dans la bouche, et en un gracieux contournement du torse, tordant des deux mains le bout de l'étoffe mouillée entourant ses reins, pendant qu'une acheteuse agenouillée, choisit une coquille dans son panier.

Ces grandes, ces longues femmes, au corps

où je ne trouve pas le grand style de la forme et de la ligne, caractérisant les PLONGEUSES.

tout blanc, à la dure chevelure noire éparse, avec ces morceaux de rouge autour d'elles, dans ces paysages pâlement verdâtres, sont des images d'un très grand style, ayant un charme qui arrête, surprend, étonne. (1)

Il existe une autre planche tryptique des PLONGEUSES.

Cette composition représente, en un premier compartiment, deux femmes se déshabillant dans une barque; en un second, une plongeuse remontant dans une barque, aidée par sa cama-

(1) Cette planche que j'ai payée, il y a cinq ou six ans, 40 francs, vient d'être achetée 1,050 francs à la vente Burty, par M. Samuel. Du reste, c'est une planche de toute rareté! On n'en connaît plus que trois épreuves en France, chez M. Gonse, chez M. Duret, chez moi, et une épreuve en Amérique, chez Boumgarten, à New-York. Hayashi qui la fait chercher au Japon, n'a pu jusqu'ici en obtenir. Pour moi, je ne crois pas qu'il y ait deux états, je crois, ce qui arrive assez souvent dans les estampes japonaises, que sans tirage nouveau, il y a des modifications dans le coloriage de l'impression des planches : c'est ainsi que la femme achetant un *awabi* est en robe toute verte dans l'épreuve de Burty, et que dans mon épreuve et celle de Duret, elle a une robe violette et verte.

Toutefois, il est incontestable que l'épreuve de M. Gonse, qu'elle soit d'un second ou d'un premier état, est incomparablement plus belle que l'épreuve de Burty.

rade; en un troisième, la plongeuse nageant au moment où elle va plonger sous l'eau, — et de la rive, des promeneuses regardant les plongeuses.

Dans cette impression en couleur, les femmes sont plus petites, plus mignonnes, d'une sveltesse toute gracile, et avec la délicatesse maigre de leur corps sous leur épaisse chevelure noire mouillée, elles ont dans l'eau quelque chose de la fluidité vague des apparitions chevelues, sous lesquelles les Japonais représentent les âmes mortes, revenant sur la terre.

VI

Puis après ces grandes compositions, ce sont des séries pour albums, de six, sept, dix, douze, vingt planches, etc., séries dont quelques-unes ont paru simultanément avec les grandes compositions, mais dont la plupart ont été exécutées postérieurement.

Et dans ces séries, encore mieux peut-être que dans les grandes compositions, la Japonaise apparaît, pour ainsi dire, dans la trahison de ses occupations journalières de la maison et du jardinet. La Japonaise apparaît se dorant les lèvres; s'enlevant le duvet de la figure avec le rasoir du pays; faisant des deux mains le nœud de sa ceinture, portée derrière quand elle est une femme honnête, portée devant quand elle est une courtisane, — faisant ce nœud, en retenant parfois avec son menton contre son cou, quelque roman illustré de là-bas; pliant des soie-